

Jeanne Barral

**ACTÉONNE**  
*Naissance d'une statue*

kamel  
mennour 

Jeanne Barral

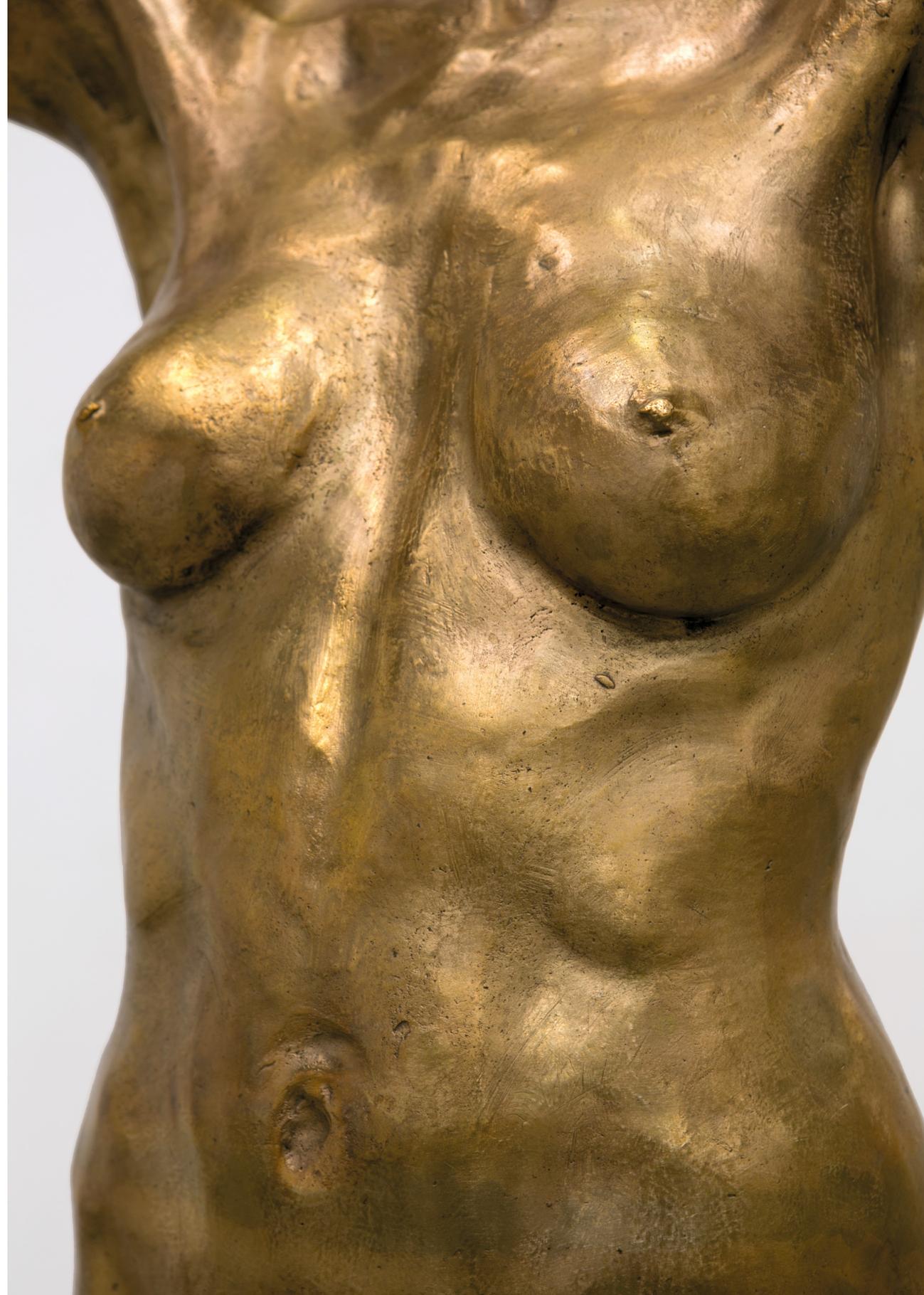
# ACTÉONNE

*Naissance d'une statue*

kamel  
mennour<sup>٤</sup>

*Actéonne*, 2019  
Bronze et acier  
228 x 84 x 50 cm











## Actéonne Naissance d'une statue

*Pygmalion, descendant d'Athéna et d'Héphaïstos, et sculpteur chypriote renommé, était voué au célibat. S'étant épris d'une de ses statues, il obtint d'Aphrodite qu'elle lui donna vie. Pygmalion épousa Galathée, son œuvre en quelque sorte.*

« Vous, Mademoiselle, vous êtes belle à peindre ! » Cette fougueuse exclamation prononcée par une voix éraillée à l'accent chantant résonna comme un clairon dans la salle d'exposition de la galerie kamel mennour. Je me retournai pour vérifier à qui elle était destinée et fis face à un bel individu qui s'adressait en fait à moi. Un chapeau en feutre mou dans une main, un carton à dessin dans l'autre, l'homme frêle et souriant me regardait malicieusement. En se couvrant la tête pour sortir, il me tendit la main pour se présenter. Je remarquai ses multiples bagues en argent aux pierres colorées qui composaient, sur ses phalanges, une palette de peintre. « Accepteriez-vous de poser pour moi ? Je me présente : Martial Raysse. Et vous-même ? Vous travaillez ici ? Moi aussi en quelque sorte. Vous pouvez demander mon numéro à vos collègues. Il faut que nous nous revoyions. » Les présentations étaient faites.

C'était au mois de février 2014. J'avais à peine 25 ans, lui près de 80. Je venais de commencer à travailler pour Kamel Mennour. Étudiante en Histoire de l'art, je me rendais souvent aux expositions et j'adorais les artistes qu'il représentait : Camille Henrot, Ann Veronica Janssens, ou encore Daniel Buren. En tombant sur leur offre d'emploi pour un poste d'assistante, sur un site de petites annonces, j'avais tout de suite postulé et obtenu le job après deux entretiens.

Pour mes débuts dans le métier, j'étais chargée de répondre aux collectionneurs et aux journalistes d'organiser des visites de groupe, et de mettre à jour le site Internet. Des tâches modestes, et pourtant, chacune d'elle semblait de la plus haute importance. J'envisageais ce poste comme une première étape professionnelle, dans un futur que j'imaginai radieux – compte tenu de la haute estime que j'avais de moi-même au sortir de sept ans d'études et d'une année à découvrir le monde – même si je ressentais la pression inhérente à ce milieu préoccupé par la beauté et la perfection. Au milieu des impératifs et des exigences, le compliment de Martial Raysse, prononcé avec tant de naturel et de sympathie, sonnait donc comme l'annonce d'une nouvelle aventure.

Je le pris au mot et lui envoyai un message peu de temps après, précisant que j'étais toute disposée à poser pour lui. Enthousiaste, il fixa un rendez-vous lors de son prochain séjour à Paris.

pour Jeanne  
Martial Raysse  
2014



En attendant, je tâchai d'en savoir plus sur lui et me renseignai auprès de mes collègues. J'appris que sa collaboration avec la galerie était somme toute récente, car peu d'entre eux semblaient le connaître intimement. Il paraissait avoir noué une belle amitié avec Marie-Sophie, l'une des directrices. Je proposai donc à cette dernière mes services pour aider à l'organisation de l'inauguration de son exposition au Centre Pompidou, à laquelle la galerie participait activement. Elle accepta que je travaille sur l'événement et que j'organise le dîner du vernissage.

Par cette rétrospective, Martial Raysse obtenait l'une des plus importantes consécration internationale. Toute son œuvre, depuis les années 1960, y était rassemblée, montrant ainsi l'étendue de son travail, passant avec aisance et curiosité de la sculpture au cinéma expérimental, de la peinture à l'assemblage, des portraits aux grandes installations pop. C'était la plage, la couleur même, les néons, les filles en maillot de bain, la mythologie grecque, les trains qui sifflent et le carnaval. L'irrévérence mêlée à un amour pour la « grande peinture ». Martial semblait ravi, mais insistait sur son travail récent, prenant même une certaine distance vis-à-vis des deux premières décennies de sa carrière qui l'avaient pourtant propulsé comme le digne représentant d'un pop art à la française. Depuis Nice, où il côtoyait Arman, Yves Klein ou encore Ben, jusqu'à New York puis la Californie où il testa d'autres modes de vie et de création, il fut un des fers de lance du Nouveau Réalisme, trouvant de la poésie dans les rayons du Prisunic, avant de se détacher du mouvement.

Depuis plus de trente ans, Martial avait pris de la distance avec le milieu de l'art et préféré rester en marge de cette époque avec laquelle il ne se sentait pas en phase. Après avoir beaucoup travaillé l'installation, la sculpture et la vidéo, il avait élu la peinture comme son médium de prédilection. Celle-ci avait été maintes fois annoncée comme dépassée par les critiques depuis les années 1970. Et pourtant Martial s'en était fait le défenseur et le « savant-fou », expérimentant et testant toutes les possibilités offertes par cette technique. Cette nouvelle orientation avait suscité beaucoup d'incompréhension parmi les professionnels et les collectionneurs, mais Martial Raysse n'en démordait pas : il était peintre et son travail était de réaliser les peintures les plus belles, les plus émouvantes, les plus enchantées.

Le soir du vernissage, la galerie donna donc un dîner très joyeux dans un restaurant bigarré du Marais où se côtoyaient conservateurs, collectionneurs, journalistes et amis

de longue date. Je rencontrai plusieurs de ses muses : des jeunes femmes minces et pétillantes, plus expérimentées que moi et qui m'inspiraient. J'avais envie de leur ressembler et de faire partie de cette Histoire de l'art et d'appartenir, moi aussi, à cette nuée de jeunes femmes aux longues jambes et aux bouches rouges, travaillant toutes pour les revues d'art mythiques que je lisais assidûment depuis des années.



Quand arriva le jour du fameux rendez-vous, je me souviens avoir déjeuné avec ma mère. C'était un lundi de juin. Il faisait un temps orageux. Vêtue d'un short de toile, déniché dans un surplus militaire, et d'une chemise à fines rayures bleues et blanches que mon père portait quand il avait 20 ans, j'enfourchai mon vélo avec un mélange d'excitation et d'appréhension, direction le boulevard Arago dans le treizième arrondissement de Paris. Je m'abritai un instant sous un porche pour éviter une averse, et arrivai échevelée sur place.

Martial Raysse possédait un grand atelier sur deux étages au sein de la « Cité Fleurie », portant bien son nom. Il me proposa un thé et des biscuits, que j'acceptai avec un appétit anxieux.

La séance de pose fut rapide. Deux heures tout au plus, à l'étage. Je trouvai facilement l'attitude qu'il recherchait, levant un bras, repliant une jambe, me balançant d'une hanche à l'autre. Je tenais longuement les positions, et sans difficulté. Martial dessinait, prenait quelques photos, rectifiait des postures. Il savait déjà de quoi il avait besoin, et allait droit au but pour rassembler suffisamment de détails. Pendant tout ce temps, il me parlait, livrant ses impressions sur la galerie, ses confidences sur le milieu de l'art, tout en m'assurant de sa protection. Je me sentais en sécurité avec lui et, surtout, privilégiée qu'il partageât ainsi ses secrets avec moi.

Je rentrai chez moi en ayant l'impression d'avoir franchi un pas et d'être devenue quelqu'un d'autre.

Quelques mois plus tard, alors que j'étais à Venise pour la Biennale, je découvris une des esquisses issues de cette après-midi du mois de juin 2014. Au sein de la retrospective qui lui était consacrée au Palazzo Grassi, un charmant petit tableau à peine élaboré, mais déjà plein de fougue, d'énergie et de joie, me représentait sans qu'on puisse en douter. J'entrais au musée avec mon nouvel ami et mentor. La petite toile, d'un bleu layette augurait une longue amitié et collaboration. Au regard ébahi de mes collègues découvrant l'œuvre, je sentis que j'avais trouvé ma place à la galerie. Je pris confiance en moi et en mon travail, et ce nouveau statut de muse, associé à l'influence de Martial, semblait fonctionner en ma faveur.

Kamel Mennour me raconta à cette occasion comment il avait rencontré Martial. Un beau jour, alors qu'il imaginait n'en être qu'au stade d'une entrevue informelle, pour sentir si une collaboration serait envisageable, Martial lui fixa rendez-vous.

Martial lui imposa l'heure, le lieu et les conditions de leur rencontre. Ils déjeunèrent rapidement. Martial lui présenta ses desiderata, comme si le marché était déjà conclu. Pour finir, il refusa que Kamel règle l'addition mais lui demanda de bien vouloir inviter deux jeunes artistes sans le sou à déjeuner en échange. Je trouvais l'anecdote savoureuse. Je commençais à cerner le personnage.



Nous avons développé, Martial et moi, une amitié intergénérationnelle unique, par des recommandations de lectures, des discussions philosophiques et artistiques, des visites d'expositions, des déjeuners dans des restaurants où je n'aurais jamais osé pénétrer. Martial m'apportait toujours un nouveau livre, il avait des petites attentions et m'offrait des dessins. Je ne me lassais pas de ces moments avec celui qui devenait peu à peu mon Pygmalion.

Me sachant une grande lectrice d'Henry Miller et Anaïs Nin, il me raconta sa rencontre avec l'écrivain qu'il avait abordé à la terrasse d'un café parisien. Martial était tout jeune et envisageait une carrière littéraire. Ils avaient parlé de femmes, d'amour et d'alcool. Henry était bien plus âgé et expérimenté que lui, et il lui avait prodigué quelques conseils avertis. Il venait de publier *Peindre, c'est aimer à nouveau* dans lequel il livrait cette définition de la peinture qui va si bien à Martial Raysse : « Ma définition de la peinture, c'est qu'elle est une recherche, comme n'importe quel travail créateur. En musique, on frappe une note qui en entraîne une autre. Une chose détermine la suivante. D'un point de vue philosophique, l'idée est que l'on vit d'instant en instant. Ce faisant, chaque instant décide du suivant. On ne doit pas être cinq pas en avant, rien qu'un seul, le suivant. Et si l'on s'en tient à cela, on est toujours dans la bonne voie. »

Martial me raconta son long séjour au Chelsea Hotel, à New York. Son fils de quelques mois dormait dans le tiroir de la commode de la chambre, alors qu'il passait ses nuits à se disputer avec la mère du bébé dont il se sépara avant de filer sur la côte Ouest, qui devait ressembler à une nouvelle Côte d'Azur, proche de celle qu'il avait quittée il y a peu. Il y prit beaucoup de drogue. J'étais moi-même en pleine recherche, tentée autant par le LSD que le yoga, n'osant pas grand chose cependant. Il était toutefois question que je déménage à San Francisco. Je me sentais à la place du jeune Martial Raysse, en quête de moi-même, buvant les paroles de ses maîtres à penser. Là encore, les similitudes s'accumulaient.



Je posai à nouveau pour lui, flattée par le regard qu'il portait sur moi, touchée par son esprit vif, impertinent, volontiers moqueur. Nous avions cette fois-ci rendez-vous dans l'atelier de sa femme, elle aussi artiste, vers la place de la Nation. Martial me demanda de dévoiler une épaule ou une jambe. « Si ça ne t'ennuie pas, bien sûr... » Je le regardais sortir son papier, ses crayons, pastels et graphites, gommer, raturer, utiliser même du tipex. Il prenait parfois des photos, et je trouvais poétique sa façon de tenir un téléphone portable.

Il était capable d'une courtoisie extrême, comme de la pédanterie la plus éhontée. J'étais aussi fascinée qu'agacée par son assurance envers son propre travail, qui n'avait d'équivalent que son dédain pour celui de ses confrères. S'inscrivant volontiers dans l'héritage des grands maîtres classiques, le mépris qu'il avait pour ses contemporains frôlait la goujaterie et m'amusait jusqu'à ce qu'il me révoltât. J'avais du mal à comprendre son audace, mais elle m'enchantait.

Mon mariage avec M\*\*\* et mon départ soudain pour les États-Unis devaient mettre notre relation sur pause. Je sentais que Martial avait les esquisses nécessaires pour avancer, et que nous étions désormais liés l'un à l'autre. De mon côté, j'avais besoin de vivre mon histoire d'amour et de m'éloigner pour mieux revenir.

De passage à Paris en 2017, mon séjour coïncidait avec une exposition sobrement intitulée « La Belle Jeanne ». En présence de ma mère et de ma sœur, je me découvris dans la nouvelle galerie du très chic 8<sup>e</sup> arrondissement de Paris, sur fond orange, vêtue de ce fameux short et de cette chemise bleue, tenant dans une main une marionnette d'ange machiavélique. J'avais pris le dessus et je tenais les rênes.



Être face à son portrait pose immédiatement la question de la représentation et de l'image de soi. Cette œuvre, c'est moi vue par Martial Raysse, pour le public qui la regardera. Mais ce n'est pas moi, d'abord parce que ça ne me ressemble pas tant que ça, mais aussi parce qu'une partie de moi lui échappe, car elle est déjà autre. Ce personnage qui me fait face est un être hybride, androgyne, mince, athlétique et au sourire coquin, à mi-chemin entre moi et Martial. Pour autant, mon esprit semble en partie s'y être incarné. On y sent mon énergie. Le fond coloré d'un orange tangerine est tellement vif et soutenu que la silhouette semble y prendre vie et s'en extraire. La toile vibre. Elle m'évoque ce passage de *La Vénus d'Ille* dans lequel le narrateur décrit la statue : « Il y a dans son expression quelque chose de féroce, et pourtant je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. »

Mes parents achetèrent une esquisse du tableau dans laquelle je me trouvais plutôt horrible et méconnaissable, mais j'étais touchée par ce geste qui n'avait pour eux rien d'anodin. Ni en termes financiers, ni en termes symboliques. Ils devenaient ainsi collectionneurs d'art mais avaient l'impression de favoriser une de leurs filles au détriment de leurs autres enfants. Je décidai de ne pas trop y penser et de considérer cette étape comme un événement simplement joyeux. Contempler mon image n'était certes pas aisé, ni agréable pour moi, mais cette toile était chargée de tant d'amour et de bienveillance dans tout le processus, allant de sa création à son existence en tant qu'œuvre sur le marché de l'art, qu'il émanait d'elle une grande chaleur.



Ce fut au détour d'un repas, un an plus tard, que Martial Raysse me proposa d'exécuter une sculpture de moi. J'acceptai sans hésiter. Ce serait un nu mythologique, grandeur nature, en majesté, tel que l'artiste m'imaginait : à la fois vulnérable et forte, sensible et courageuse. Nous décidâmes de nous retrouver dans l'atelier de banlieue d'une de ses amies, sculptrice, qui l'aiderait pour certains aspects techniques.

J'étais rentrée des États-Unis. J'avais envie de Paris, de sortir, de m'amuser et de reprendre ma vie là où je l'avais laissée en partant. J'avais recommencé à travailler à la galerie kamel mennour depuis quelques semaines sur un poste légèrement différent. Je me sentais très libre à Paris, sans mari ni appartement. J'avais pris de la distance vis-à-vis de Martial et même de mon travail. Je me laissais moins impressionner par les avis et les regards extérieurs. C'était une période grisante. J'étais en quête de moi-même et cette exploration, loin de me fragiliser, me donnait une grande assurance et la capacité de faire le tri. Non, je n'étais pas dupe. Non, je ne me laisserai pas faire. Oui, j'étais capable de décider avec qui travailler, où je souhaitais vivre et dans quelles conditions.



**L**e jour de la séance arriva.

Être nue ne change pas grand-chose, si ce n'est que cela fait basculer la sculpture dans une Histoire de la statuaire classique. Martial et Élisabeth, sa collègue sculptrice, me mettent tout de suite à l'aise. Ils viennent me chercher à la gare de Nogent-sur-Marne et nous faisons connaissance dans la voiture. Son bel atelier, très haut de plafond et baigné de lumière, est un peu excentré. Un chien velu surgit de derrière un grand chêne, et on dirait déjà un peu la campagne. Sur place, elle m'indique les toilettes afin que je puisse me préparer. Je me déshabille au milieu du matériel artistique entreposé un peu partout et des ustensiles qui trempent dans le lavabo. Je croise mon reflet dans le miroir. J'ai l'œil hagard. Je pousse la porte pour retrouver les deux artistes. Nous buvons du café, devisons sur l'art. Tout semble très naturel et presque mondain, sauf que je suis à poil, au milieu de bronzes et de terres glaises. La présence d'Élisabeth me rassure. Elle est là pour nous aider, l'un et l'autre. Pour ma part, à donner autant d'intensité et d'expression que possible ; et, quant à Martial, à capter mes émotions. Nous décidons, tous tacitement, d'adopter une attitude professionnelle. Nous sommes ici pour le travail. J'ai un peu froid. J'aurais dû prendre un shot de rhum en arrivant.

Les bras tendus en l'air, le corps penché en avant, mais pourtant campée sur mes appuis, je me tiens prête à m'élancer, à attraper au vol un objet, la gloire ou une révélation divine. À la fois ancrée les deux pieds dans le sol et dressée vers le ciel, une tension extrême émerge de ma position. Martial rectifie l'écartement des doigts, l'inclinaison du menton, l'aplomb des pieds. « Les cheveux relevés en chignon, s'il te plaît. » Il photographie et croque sous tous les angles. La position est difficile à tenir.

Lors de la séance suivante, plusieurs dizaines de dessins et esquisses jonchent déjà les tables et le sol de l'atelier. Quelques semaines plus tard, une représentation très précise est imprimée en 3D pour rétablir les proportions et corriger les rapports. C'est cet objet qui, en servant de référent fiable, m'évite de venir poser trop souvent. Élisabeth et Martial peuvent revenir dessus et s'en servir comme d'un modèle. Enfin, le « metteur au point » en terre est monté à l'échelle, c'est-à-dire à ma propre taille. 250 kilos de glaise soutenus par une armature en ferraille, comme un squelette métallique. Plus volumineux et grossier que le résultat final, c'est cette terre que Martial va sculpter à mains nues pendant plusieurs semaines avant de la couronner

de son seul accessoire : une reproduction de bois de cerf en plastique plantée sur le sommet de mon crâne. Il a acheté cet objet sur une aire d'autoroute, en Dordogne, alors qu'il faisait le plein d'essence. Il l'a trouvé drôle et mythologique, et a tout de suite pensé à la sculpture qui pourrait lui offrir une noble fonction.



L'œuvre s'appellera *Actéon*, comme une féminisation du mythe d'Actéon. Dans la mythologie grecque, Actéon, fils du dieu mineur Aristée, lui-même fils d'Apollon, et de la fille de Cadmos, est élevé par le centaure Chiron avant de devenir un chasseur habile et passionné. Au cours d'une chasse au sanglier, il surprend Artémis (identifiée avec la Diane romaine), nue, prenant son bain dans un torrent. « À droite murmure une source dont les eaux limpides coulent dans un lit peu profond, entre deux rives verdoyantes ; c'est là que la déesse des forêts, épuisée par les fatigues de la chasse, aimait à répandre une onde pure sur ses chastes attraits. » (Ovide, *Les Métamorphoses*, Livre III)

Diane est une déesse triple : chasseresse, elle est aussi Diane Lune, et Diane des enfers. Elle est la déesse de la nature sauvage et des accouchements. Associée à la lune et son cycle, elle a le pouvoir de provoquer les épidémies et les guérir. Elle emporte les femmes en couche, mais contrôle aussi le caractère miraculeux d'une naissance qui se déroule bien. Elle protège les chemins et les ports, et se soucie des jeunes enfants et des jeunes animaux. Ses cultes se rapportent aux grands moments de la vie d'une femme : sa naissance, sa puberté et sa mort. Pour moi, elle est la quintessence de la femme qui court avec les loups, libre et pleine d'énergie.

Diane est donc furieuse qu'on ait ainsi violé son intimité et décide de se venger. Sa fonction de maîtresse des animaux sauvages explique sa passion pour la chasse mais également son hostilité envers les chasseurs. C'est pourquoi elle n'hésite pas longtemps avant d'utiliser ses pouvoirs contre ce malheureux Actéon. « Maintenant, va oublier que Diane a paru sans voile à tes yeux ; si tu le peux, j'y consens », menace-t-elle. Elle décide de le transformer en cerf, connaissant les dangers qu'une telle proie pourrait encourir. « Sur la tête ruisselante d'Actéon, elle fait naître le bois d'un cerf vivace, allonge son cou, termine ses oreilles en pointe, change ses mains en pieds, ses bras en jambes effilées, couvre son corps d'une peau tachetée, et jette dans son âme une vive frayeur. » Terrorisé par sa nouvelle apparence, et incapable désormais de parler pour expliquer son triste sort, Actéon ainsi transformé court retrouver ses amis et sa meute. Mais alors qu'il souhaite leur expliquer sa mésaventure, ses chiens, ne reconnaissant pas en ce beau gibier leur maître, se jettent sur lui, enfoncent leurs crocs dans sa gorge avant de le dévorer vivant.

Qu'a ressenti Diane face à cette scène sanglante ? Une cruelle satisfaction, un peu de remords, du dégoût ou une joie face au travail accompli ? Ovide commente ainsi :

« La nouvelle du châtiment d'Actéon est diversement accueillie : les uns accusent la déesse de cruauté, d'autres approuvent sa rigueur et la proclament digne de son austère chasteté ; chacun trouve des motifs plausibles à l'appui de son opinion. »

L'histoire de Diane et Actéon inspire les artistes depuis l'Antiquité. Le grand Polygnote aurait peint la scène au v<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et, après lui, de nombreux peintres et sculpteurs ont eu recours à cette iconographie. Titien en 1556 (*Diane et Actéon*, conservé à la National Gallery of Scotland), Rembrandt en 1659 (*Diane et ses nymphes surprises au bain par Actéon*, exposée au Museum Wasserburg Anholt), Boucher en 1742 (*Diane sortant du bain* que l'on peut admirer au Louvre), la liste est longue.

Il me semble dans ce mythe – à l'inverse de nombreux autres dans lesquels les femmes subissent le plus souvent les pulsions et désirs des hommes et des dieux qui les métamorphosent pour se venger de leur désintérêt – que la femme triomphe de l'indiscrétion de l'homme. Elle pose ses limites, celles de son corps et son pouvoir, et rappelle avec force l'indispensable consentement dont les femmes ont beaucoup parlé ces deux dernières années. La féminité, la nudité, la sexualité, oui, mais si je le décide.

Et moi, ai-je décidé qu'on me voie nue ainsi ? De poser, certainement, j'étais plus que d'accord. Curieuse et ravie de le faire. De me voir exposée ainsi par la suite aux yeux de tous – collègues, amis, visiteurs –, sans doute moins.

Quelques mois plus tard, en m'apprêtant à découvrir la terre – le metteur au point –, je prends conscience de ce fait pour la première fois. Par un dimanche matin d'automne, froid, sec et doré, nous sommes conviés de bonne heure avec mon mari, M\*\*\*, à l'atelier d'Élisabeth. Dans le RER, une forme d'appréhension me saisit : finalement, comment m'a-t-il vue et représentée ? Qu'a-t-il retenu et rendu de mon corps ? Est-ce que je vais me ressembler et même me retrouver ? Quelle sera la réaction de celui qui partage ma vie ? Et surtout, comment va-t-il s'entendre avec Martial Raysse, qu'il rencontre pour la première fois ?

En arrivant chez Élisabeth, Martial nous accueille avec simplicité. Ils ont prévu du café et des croissants. Martial taquine M\*\*\*, lui exprime qu'après tout, il n'est pas le seul à être « amoureux » de sa femme. Je pousse un soupir mi-exaspéré, mi-amusé, et rougis. M\*\*\* rigole. Martial est ravi de l'effet produit. Il raconte à M\*\*\* notre rencontre, de son point de vue qui n'est évidemment pas le mien.

Les minutes passent et nous rapprochent de mon inéluctable rencontre avec moi-même. L'objet, non fini encore, que je vais découvrir n'est que l'étape en terre, avant le plâtre puis le moulage en bronze. Il est dissimulé sous des films plastiques, mais on en devine déjà les formes. Martial dévoile peu à peu son travail, en soulevant progressivement les couches dont le metteur au point est habillé, pour éviter qu'il ne sèche et ne craquèle. Il découvre d'abord les pieds sur leur monticule de terre, les tibias, les jambes entières où l'on pourrait presque voir le sang battre dans les veines, il remonte vers les fesses, la courbure du dos, les hanches, le ventre, la poitrine. Pour atteindre le chignon, les fameux bois et les bras dressés, il monte sur un tabouret. La statue, posée sur un piédestal est grande, près de 2 mètres. L'objet qui se tient devant nous est tellement *beau*, que toute peur s'efface très vite. Sa matière, encore humide, a une texture si proche de la peau que c'en est troublant, et qu'il est difficile de se retenir de la toucher. D'ailleurs Martial entreprend de signer la sculpture en gravant un petit « MR » sur un des pieds. Il remarque que leur assise est trop massive. Muni d'une mirette, il retire l'excédent, y met les doigts, et façonne une base plus légère et organique à la sculpture en formation. Ces derniers ajustements seront présents dans l'ébauche en plâtre, dernière étape avant le moule puis le bronze final.

La texture de la peau du ventre, celle du visage humide comme après avoir versé quelques larmes, me touche profondément. J'observe la statue avec beaucoup de tendresse et elle semble répondre à mon regard ému. Avant de partir, j'hésite à lui prendre la main pour lui dire au revoir, mais me contente de lui dire avec les yeux : « À très vite ».



Martial a fait une mauvaise chute. Il avait entrepris de remplacer certaines tuiles de son toit, sur lequel il est monté sans s'assurer, et il est tombé, se brisant la clavicule. Il m'en informe par un SMS que je reçois au cours d'une réunion. Je suis inquiète pour lui car je le sais pressé de retourner à l'atelier avant même d'être pleinement rétabli. La semaine suivante, en effet, il m'envoie des photos de ses derniers dessins. Je lui recommande le repos, tout en sachant qu'il ne m'écouterait pas. Il passera en avril à Paris et souhaite me voir. Ce jour-là, je le trouve fatigué et amaigri, et pourtant il continue de travailler sans relâche. Il peaufine la statue dont il semble très satisfait. Je vais bientôt pouvoir faire connaissance avec le bronze.

Au moment de découvrir l'œuvre finale pour la première fois, je me sens à la fois regardeuse et regardée. Comme si je m'étais dédoublée, et que j'étais présente à la fois à mon corps et à cette statue. Cette gêne, c'est celle de porter un œil voyeuriste sur le corps nu d'une femme à qui je ne peux plus demander la permission car on l'a privée de la parole. *Actéon* assiste à la scène : elle fait face à ces personnes qui l'observent, elle souhaiterait rougir sans plus le pouvoir. Et moi, je me sens paralysée face à cette incurie : je me rends compte que pendant des mois, j'ai laissé une partie de moi au vu et su de l'artiste et ses assistants, sans être là pour la protéger. « Comme on voit un nuage placé vis-à-vis du soleil, et frappé de ses rayons, se nuancer de mille couleurs, comme brille la pourpre de l'aurore ; ainsi rougit Diane lorsqu'elle se vit exposée toute nue aux regards d'un homme. » (Ovide, *Les Métamorphoses*, Livre III)

Pourtant elle me sourit, comme pour me rassurer. Ce n'est pas si grave, semble-t-elle dire, j'ai mes bois de cerf pour me défendre, je suis armée jusqu'aux dents, et tout ce bronze pèse lourd dans la balance. Regarde, je suis prête à bondir si l'on m'attaque. D'ailleurs, tout le monde sait bien qu'on ne peut pas toucher une œuvre d'art. Je suis sauvée par mon statut d'icône grecque. Les patines, si minutieusement travaillées, toutes mordorées, sont mon armure, ma carapace. Elles me protègent et m'enveloppent d'une chaude lumière.

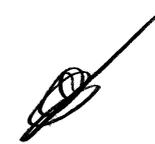
Je pense avec nostalgie : « Bientôt, ma belle, tu seras mise en cage – même si on dit « caisse » dans le milieu de l'art – et transportée de l'atelier au stock, et du stock à la galerie, avant de rejoindre une collection publique ou privée. C'est ton destin de bête sauvage apprivoisée. » En a-t-elle conscience ?



La liste d'œuvres est désormais définitive. Toute l'équipe s'active pour les faire venir à la galerie, les photographier, les répertorier, les légender. Martial passe presque chaque matin pour leur donner un titre, mais aussi les transformer, leur ajouter un accessoire, un détail, un socle différent. L'exposition se construit au fur et à mesure, de façon organique et sensuelle, et ce, jusqu'au dernier moment. Puis c'est au tour du « gros œuvre » : la scénographie est primordiale et va métamorphoser la galerie en une chapelle qui rappelle les églises méditerranéennes blanchies à la chaux, les plus simples et les plus émouvantes. Les murs courbes sont percés d'une multitude de niches de tailles et formes différentes dans lesquelles s'accumulent des sculptures qui jouent à cache-cache entre les époques. Certaines remontent aux années 1960, d'autres ont à peine une semaine. Elles sont drôles, irrévérencieuses, pleines de poésie. Ce sont les « sourires » de Martial Raysse : des êtres vivants, un peu comme des plantes vertes qui fleurissent sous nos yeux, et l'accompagnent au quotidien. Travaillant dans une grande solitude et un certain recueillement dans son atelier de Dordogne, il s'adonne à cette pratique spontanée de sculpture avec des bouts de vie quotidienne, en parallèle à son travail plus académique de peinture et de « grande sculpture d'histoire ». Habituellement conservées chez lui, nichées ici et là, posées sur un buffet, une table, ou logées dans une aspérité d'un mur, ces petites et grandes sculptures incarnent le monde merveilleux de l'artiste et entrent en conversation les unes avec les autres. Au milieu de tous ces êtres fantastiques et autres lutins, *Actéon*ne fait figure une fois encore de déesse des bois. Décrite dans la presse comme une « noble divinité féminine dorée et cornue », elle semble en effet régner sur cette joyeuse clairière qui rappelle l'univers du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Telle une reine des fées, elle semble ordonner la danse de ce carnaval bigarré. Son allure de chef d'orchestre me rappelle la fée des Lilas dans *Peau d'Âne* de Jacques Demy.

Pendant toute la semaine de montage, j'ai redouté le moment où l'exposition ouvrirait, anticipant les réactions des uns et des autres, notamment l'attitude de Martial et la façon dont je parviendrais, ou non, à assumer cette histoire. J'avais peur qu'il ne me mette en porte-à-faux et j'en étais mal à l'aise d'avance. Il m'envoya plusieurs messages équivoques, qui en d'autres circonstances auraient pu me faire sourire, ou à défaut me laisser indifférente, mais qui dans ce contexte m'offusquèrent. Avais-je su clairement définir les limites ? Y avait-il méprise ? Je décidai d'attendre stoïquement que le vernissage se passe. Je repensais à ses préceptes méditatifs, m'encourageant à ne

pas lutter contre les faits tangibles de la vie, et considérant que la seule action que nous pouvions avoir sur le monde était de créer de l'art. Je me répétais que c'était ce que nous étions en train d'accomplir, et qu'il n'était donc plus question de reculer face à cette nouvelle réalité.



Le matin de l'ouverture, Martial Raysse donna un véritable numéro au sein de son exposition à une poignée de privilégiés. Très en forme, il raconta des histoires d'évêques sous Napoléon III, de curés pendant la Seconde Guerre mondiale, de la dague ayant appartenu à François I<sup>er</sup> et de mythologie grecque. Pour lui l'art donne de l'énergie, et en le voyant à l'œuvre, on n'en doute plus un instant ! L'artiste, comme un alchimiste cherchant la pierre philosophale, se donne du mal pour créer une image qui fait du bien physiquement. Martial Raysse partage avec nous son approche bouddhiste de la vie et de l'art, dans la quête de la pensée juste et de la forme harmonieuse. S'il ne croit pas en l'illumination, il valorise l'effort quotidien, l'idée de faire de son mieux et ce, dans chaque activité. C'est lui qui m'a poussée à écrire ce texte et à travailler dur jusqu'à en être satisfaite. Lors de son speech, il a eu beau être très inspiré et enthousiaste, revenant souvent en gestes et en mots à *Actéon*, il n'a jamais franchi les limites de la pudeur. Il ne cita pas mon nom, me laissant ainsi la possibilité d'en parler de la façon dont je le souhaiterais. Avec une grande délicatesse, il ne mentionna à aucun moment notre collaboration, et se contenta d'explicitier le mythe et son iconographie. J'appréciai sa courtoisie et sa discrétion.

La soirée de vernissage fut mouvementée. J'avais de la fièvre, une vilaine grippe, et l'impression de flotter un peu. Je ne me sentais pas maîtresse de mes mouvements, comme irrémédiablement guidée par la maladie ou le regard d'*Actéon*. Par deux fois, je dus m'asseoir dans mon bureau, pour reprendre mes esprits. Chaque fois, je constatais en revenant qu'un objet ou une sculpture avait été déplacé.

Plusieurs personnes ce soir-là se sont approchées très près d'*Actéon*, pour la caresser, comme s'il s'agissait du buste de Dalida à Montmartre et que ses seins étaient devenus des objets votifs porte-bonheur. J'ai dû les rappeler à l'ordre, leur demander de ne pas toucher. Je sentais le regard furieux de la statue dans mon dos, qui me faisait frémir. À plusieurs reprises, j'ai dû replacer le petit tableau que contemple l'artiste en bronze sur son chevalet, et qui n'arrêtait pas de tomber, ou d'être déplacé...



Chaque matin, je traverse cette forêt mystérieuse pour me rendre à mon bureau, à l'étage de la galerie. Il m'arrive de baisser la tête devant ma majestueuse représentation. Certains matins, pourtant, je prends le temps de mieux regarder telle ou telle saynète. Là, un jeune homme affronte un sanglier pour impressionner une fille qui s'en fiche pas mal ; ailleurs, une jeune femme alanguie sur une plage a gardé ses chaussures, alors qu'une autre se fait bronzer sur un rocher ; un marin manoeuvre son navire fait d'une boîte de conserve ; alors qu'un couple enlacé s'embrasse langoureusement. J'aime particulièrement le type qui dort sous une tente faite d'une carte de crédit pliée en deux. Certaines visions ont quelque chose de sacré. D'autres mettent en scène des personnages plus imbéciles et méchants. « L'humour est la sœur de la poésie » dit joliment l'artiste.

L'exposition touche à sa fin. Martial m'a offert le premier dessin qu'il avait fait de moi, il y a six ans. Cette semaine, une tempête souffle sur la France et de grandes bourrasques s'engouffrent dans la galerie, sous les portes, les fenêtres, le long des murs courbes, entre les lattes du parquet de mon bureau. Des averses de grêles tambourinent sur la verrière. Sous ce déluge, *Actéon*, impassible, règne, telle une figure de proue contrôlant les éléments. Ce matin, elle a encore renversé le petit personnage portant la foudre orange, à moins que ce ne soit le vent.

*Jeanne (recto/verso)*, 2014  
Crayon de papier sur papier  
21 x 29,7 cm

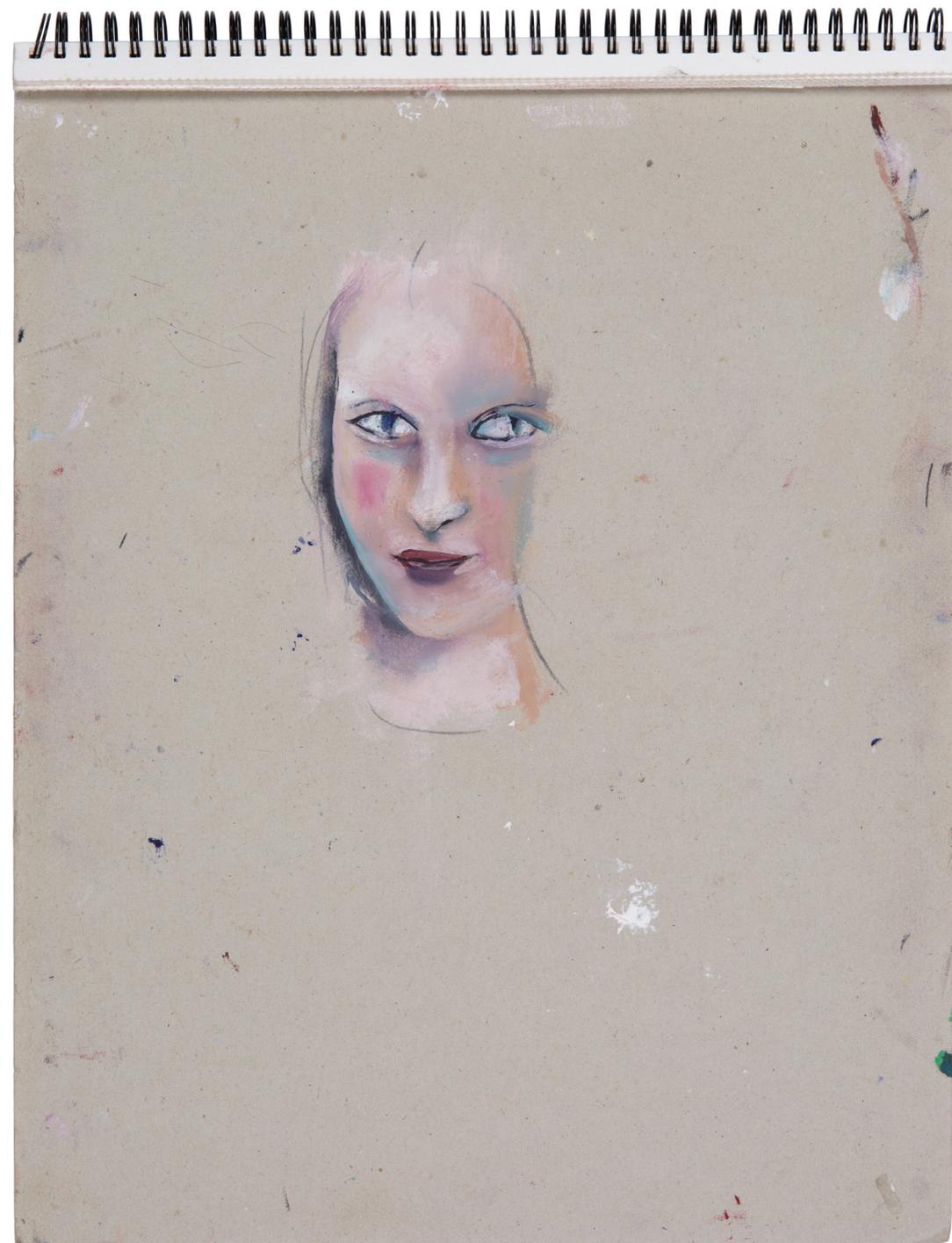
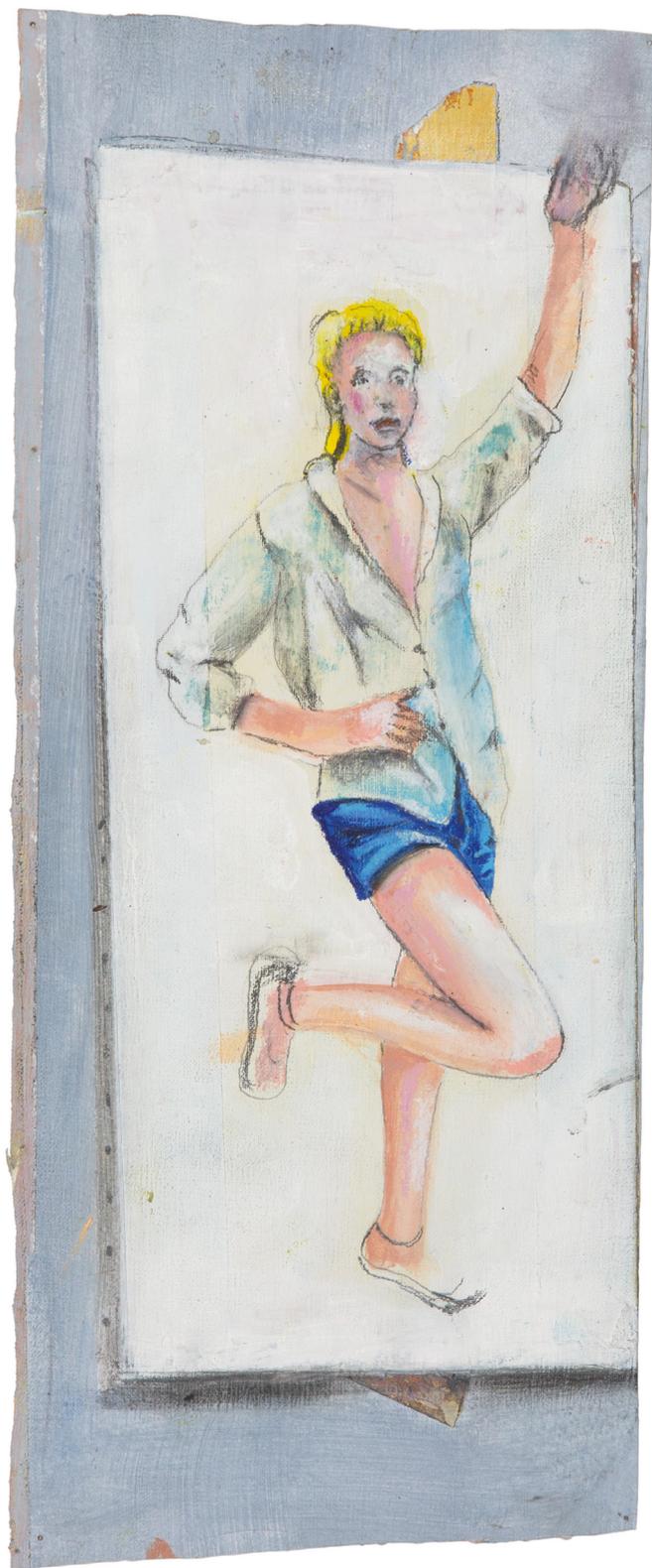




*Jeanne Jeanne*, 2014  
Acrylique sur papier  
23 x 17 cm



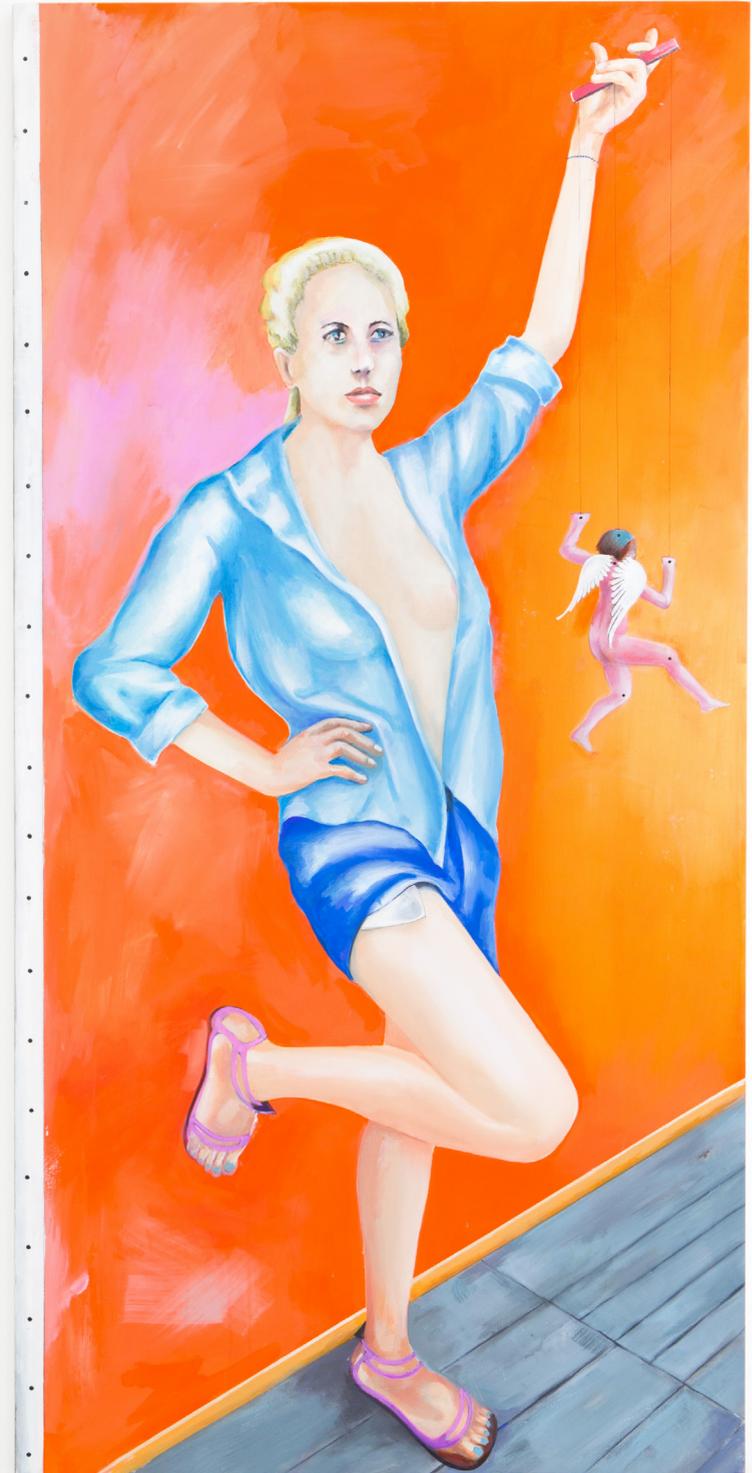
*Sylvie pour la Belle Jeanne*, 2014  
Graphite, fusain et crayon de couleur sur papier  
29,7 x 21 cm



*Pour la Belle Jeanne, 2014*  
Acrylique, crayon noir, graphite et pastel sur toile  
39 x 16 cm

*Étude pour la Belle Jeanne, 2014*  
Pastel gras sur papier  
47 x 41 cm

*La Belle Jeanne*, 2014  
Huile sur toile  
225 x 105 x 5,5 cm





*Jeanne pour la Belle Jeanne*, 2014  
Graphite, pastel gras, rehauts blancs  
et collage sur papier cartonné  
37 x 29 cm



*Jeanne. Étude pour Actéon*, 2015  
Crayon de papier, pastel gras  
et collage sur papier  
42 x 29,5 cm



Pour Actéon  
2015  
Martial Rayne



étude pour Actéon  
Martial Rayne  
2016

Pour Actéon, 2015  
Crayon de papier et pastel gras sur papier  
42 x 29,5 cm

Étude pour Actéon, 2016  
Crayon de papier, pastel gras et acrylique sur papier  
29,5 x 41,8 cm

*Croquis de Jeanne enjolivé*, 2016  
Encre, aquarelle et collages sur papier  
29,7 x 21 cm





Actéonne  
2017  
Martial Rayne



Actéonne  
Vue sur le bronze  
Martial Rayne  
2019

Actéonne, 2017  
Crayon de papier et pastel gras sur papier  
42 x 29,5 cm

Actéonne. Vue sur le bronze, 2019  
Crayon de papier, pastel gras, découpes  
et collage sur papier  
29,5 x 42 cm





Vue de l'exposition « Martial Raysse. Les Statues! », kamel mennour, Paris, 2020

Remerciements à Martial Raysse, Marie-Sophie Eiché-Demester, Margaux Alexandre, Julie Joubert, Marc Budin, Charlotte Bals, Florence Belkacem, Élisabeth Cibot, Martin Daniel, Matthieu Le Goff, Solange Soubras, Christophe Pany et toute l'équipe de la galerie kamel mennour.

© 2020 Martial Raysse, Adagp.

© 2020 kamel mennour, Paris/London.

© 2020 Jeanne Barral pour son texte.

© 2020 archives kamel mennour pour les photographies.

Tous droits réservés. La reproduction d'un extrait quelconque de ce catalogue, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, est interdite sans l'autorisation écrite de la galerie kamel mennour.



#### Édition

**kamel  
mennour**

#### Paris 6

47 rue Saint-André-des-arts

6 rue du Pont-de-Lodi

#### Paris 8

28 avenue Maignon

#### London W1K 4HR

51 Brook Street

+33 1 56 24 03 63

[galerie@kamelmennour.com](mailto:galerie@kamelmennour.com)

[www.kamelmennour.com](http://www.kamelmennour.com)

#### Coordination éditoriale

Emma-Charlotte Gobry-Laurencin

Assistée de Margaux Alexandre

#### Graphisme

Éloïse de Guglielmo & Amélie du Petit Thouars (MOSHI MOSHI Studio)

#### Relecture

Marc Budin

#### Production

Seven7 – Liège · [christophe.pany@seven7.be](mailto:christophe.pany@seven7.be)

#### Impression

SNEL – Liège · [www.snel.be](http://www.snel.be)

#### Diffusion & Distribution

**les presses du réel**

[www.lespressesdureel.com](http://www.lespressesdureel.com)

ISBN : 978-2-914171-77-9

12€

